Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 5

Artikel: Thé et sympathie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568686

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

famille, qu'il se trouve lui-même sain de corps et d'esprit (comme si le fait d'être homosexuel — c'est pourquoi je n'aime pas le terme d'anormal — impliquait nécessairement que l'on est fou ou taré! Malade, infirme de l'âme? Soit, peut-être, mais non de corps . . .) Que dois-je faire, conclut mon correspondant, tout s'oppose à la libération de mes instincts: religion, famille, et jusqu'à mon désir de fonder un foyer et d'avoir des enfants.»

Remarquons tout d'abord que c'est là le noeud gordien de l'adolescence, le conflit-type qui nous fait découvrir avec horreur «que l'on n'est pas comme les autres»: horreur de soi-même, angoisse d'être découvert, honte, peur de la famille et de l'enfer. L'excès même de cette angoisse amènera neuf fois sur dix une révolte libératrice au cours de laquelle tout passera par-dessus bord: luttes, prières, scrupules et craintes. Il n'y aura alors plus aucun frein, plus aucun idéal, tout au moins tant que la jeunesse «jettera sa gourme».

Ce qu'il faut, je crois, c'est éviter de dramatiser son propre cas, de l'exagérer dans un sens ou dans l'autre en le croyant unique. S'accepter tel qu'on est. Ne pas se croire monstre ou maudit. Puiser dans les nombreux exemples de devanciers illustres un réconfort et une voie morale. Ne pas se replier sur soi-même surtout. Accepter les secours de la religion si l'on a la chance de garder la foi et de connaître un confesseur intelligent, ou bien consulter un psychiâtre s'il en est encore temps.

Mais ne pas trop espérer de ces palliatifs: la médecine ne peut encore rien contre l'inversion innée. Quant à la sublimation des instincts («attacher notre chariot à une étoile» comme nous le conseille Féré), elle n'est le fait que de quelques âmes d'élite.

P. de M. (35 ans) me conte ses déboires conjugaux et son divorce, alors que E. B. (42 ans) m'annonce son intention de se marier «afin de fuir la solitude».

Qu'ai-je à dire, sinon que l'exemple du premier devrait servir au second. Je ne sais plus qui a dit: «se marier, pour un inverti, c'est en réalité se pervertir». C'est aussi aller au-devant de bien des déboires et souvent infliger bien des souffrances à la partenaire de ce jeu dangereux.

Je ne dis pas, cependant, que dans certains cas très rares où la conjointe est au courant et consentante, assez intelligente et aimante pour être à la fois compréhensive et indulgente, la chose ne soit pas possible. Il s'agit alors plutôt d'une association amicale que d'une union véritable.

FELIX-PAUL.

Thé et Sympathie.

Nous autres, Européens, avons des traditions acquises en vingt et quelques siècles de civilisation, les unes plus officielles que d'autres, mais toutes parfaitement indiscutées, en sexualité comme en politique ou en sociologie.

C'est ainsi qu'il a toujours été entendu que les parents n'ont pas à s'occuper de l'éducation sexuelle de leur progéniture, et leurs professeurs pas davantage. Ce sujet est réservé on ne sait du reste pas trop à qui, ces messieurs et demoiselles se débrouilleront bien tout seuls. Le résultat pour les adolescents (je manque de renseignements en ce qui

concerne leurs soeurs) est qu'ils recevront leurs premières leçons d'anatomie comparée du cancre de la classe, lequel en sait généralement sur la question bien plus que les forts en thème. Et puis les années passent et tout est oublié sauf pour une minorité d'élus.

Mais aux USA, c'est une tout autre histoire. Les jeunes Yankees doivent en quarante ans rattraper leur retard et si le style de leurs bâtiments universitaires copie fébrilement le gothique flamboyant, ils ont, eux, quelque peine à suivre le rythme. D'autant plus qu'il s'y ajoute des «complexes» religieux qu'il est d'usage de noyer dans l'alcool, ce qui n'est pas fait pour arranger les choses.

Et quel drame dans ce pays où la règle est de ne pas se faire remarquer de se sentir différent des autres. Le jeune héros de Green après avoir repoussé avec fureur le représentant du syndicat homosexuel local, finit par tuer Moira, l'initiatrice également locale des puceaux attardés, laquelle devait avoir l'impression de se trouver devant un cas particulièrement digne d'intérêt.

Tennessee Williams, au Théâtre de Paris, nous présente également un éphèbe bien malheureux.

Alors que ses condisciples passent leur temps à boire, se bousculer, taper dans un ballon ou faire les voyeurs derrière un rideau, lui s'adonne à la poésie, à la musique de Brahms et, nous pouvons le supposer, aux plaisirs solitaires. Comme avec cela, il est raffiné et doux, que son grand bonheur est de décorer sa chambre, on ne tarde pas à lui attribuer des moeurs dites «spéciales» et il encourt de ce chef l'inquiétude de son voisin de lit, les brimades de ses condisciples, la fureur de son «Headmaster».

Mais la femme veille! En l'occurrence l'épouse européenne est bien délaissée du dit master. Comme elle s'ennuie la chère Ingrid Bergman! Son premier mari est mort à la guerre et si elle en parle avec amour, il semble bien d'après ce qu'elle en dit qu'il eut mieux fait de rester célibataire. Négligée par son second mari qu'elle connut en Italie, elle s'éprend de son élève et entend bien lui révéler le chemin de la vie normale, ce qui n'était pas prévu au programme des études, les épouses des professeurs n'offrant que «thé et sympathie».

Et au moment précis où le jeune homme découragé et flanqué à la porte du collège va s'abîmer dans les stupres homosexuelles, elle vient à lui, toutes voiles dehors et seins au grand air et ce après avoir dit à sa grande brute d'époux ses quatre vérités à savoir que l'inverti c'est lui et que ses airs de bravade, son amour du sport et ses autres déclarations de principe ne l'ont pas trompée sur sa vraie nature. Le mari s'enfuit, l'éphèbe tombe dans les bras de l'épouse et le rideau s'effondre! Nous n'assisterons pas aux exploits de l'éphèbe! Personnellement, je suis sceptique quant à leur résultat et j'ai grand peur que cette digne prêtresse de Vénus n'ait une déconvenue de plus. Car s'il est vrai que les hommes les plus virils ne sont pas obligatoirement les plus brutaux, il n'en reste pas moins qu'un prolétaire à mains calleuses semble plus apte à tenir ses promesses qu'un intellectuel diplômé.

Après New York, Paris fait chaque soir une ovation à Madame Bergman et de nombreuses dames élégantes et bijoutées, en quittant le Théâtre de Paris, doivent se sentir une âme d'évangélisatrice!

Saint-Loup.